

La figure de l' "Enfant Trouvé" dans l'Aveugle de la Cathédrale : Roman posthume de Farjallah Haik / Sophie Nicolaïdes-Salloum. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 5 (1999), pp. 237-249.

I. Haik, Farjallah, 1907-1994. II. Romanciers libanais — Liban — 20e siècle.

PER L1037 / FL70592P

**LA FIGURE DE L'"ENFANT TROUVÉ"
DANS L'AVEUGLE DE LA CATHÉDRALE,
ROMAN POSTHUME DE
FARJALLAH HAIK.**

*Sophie NICOLAIDES-SALLOUM
Université Libanaise II*

Après avoir publié *De chair et d'esprit* en 1968, Farjallah HAIK s'était enfermé dans le silence qu'il brise en 1993 en décidant d'éditer une nouvelle oeuvre. Sa mort le 14 février 1994 interrompt ce projet mais, pour honorer sa mémoire et faire encore entendre sa voix "d'outre-tombe", les Editions Hatem font paraître en 1995 *L'aveugle de la cathédrale*, roman posthume dans lequel Haïk selon ses propres termes "a mis toute son âme". Ce roman s'inspire de la guerre qui déchira le Liban durant quinze ans, mais l'écrivain a créé une œuvre différente, nouvelle, en mettant en scène un jeune aveugle confronté à l'amour d'une adolescente et à la barbarie des "hommes qui voient". Son refus de renoncer à son monde intérieur, de s'intégrer dans le réel par l'amour charnel et d'affronter la violence et la haine qui détruisent l'humanité et la culture¹ l'assimile à la figure de l'"Enfant Trouvé", du "roman familial des névrosés"². En outre, à travers l'idéal que l'aveugle refuse d'avilir, son créateur, Farjallah HAIK, lance un appel à la fraternité.

(1) Jad HATEM, "L'amour les yeux rentrés, Farjallah HAIK et Michel HENRY", *Annales de Philosophie*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, Vol. 11-12 (1993-1994) p. 7 à 16.

(2) Sigmund FREUD, "Le roman familial des névrosés", *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
et Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, Coll TEL, 1976.

I- L'espace

A. L'espace clos, préservé

Ce roman ne peut se classer dans l'un des volets de l'œuvre de HAIK: l'intrigue ne se déroule ni dans la montagne, centre du monde, médiatrice entre ciel et terre, ni dans la ville, univers corrompu. La toile de fond est constituée par un quartier de Beyrouth, proche de ce qui deviendra plus tard "la ligne de démarcation", au tout début de la guerre fratricide. Le roman - et c'est là son originalité - unit les deux espaces antagonistes. Les héros, Bachir et Hala, se rencontrent et s'aiment dans un monde préservé à l'instar de la montagne, pur de toute souillure: la cathédrale et un jardin en fleurs. En revanche, le monde extérieur représenté par les rues de la ville est le théâtre d'une violence meurtrière à laquelle la cathédrale n'échappera pas.

1) La cathédrale et son clocher

La première rencontre entre l'aveugle et l'adolescente se déroule sur le parvis de la cathédrale. Or, l'église chrétienne symbolise l'image du monde, le royaume des élus. Espace sacré, elle offre un abri aux deux jeunes gens qui se réfugient dans le clocher. Celui-ci, de par sa situation, domine la rue où se livrent les combats.

Ils étaient indifférents aux explosions, aux tirs qui fusaient de toutes parts. L'un à côté de l'autre, dans la première innocence du monde.
(p. 70)

Cet espace s'apparente à un centre du monde, lien entre le ciel et la terre, hors d'atteinte du mal.

Il leur semblait qu'ils vivaient très loin, dans un univers intangible.
(p. 70)

2) Le jardin

Un autre lieu préservé est le jardin d'un épicier qui offre l'hospitalité à Bachir et à Hala, lorsqu'ils se voient obligés de fuir la cathédrale.

Il se trouve, lui aussi, coupé du monde extérieur, du monde de la barbarie et forme une voûte de verdure qui enferme les héros dans une

sorte de cocon. L'eau, symbole de vie, y "suinte de partout". Hala, tous les sens en éveil, vibre à l'unisson de la nature. "Un relent de vie loge dans ses narines". (p. 90)

3) L'univers de l'aveugle

Le troisième espace apparaît pour la première fois dans l'œuvre de HAIK, de même que le personnage de l'aveugle. Est-ce, de sa part, la manifestation d'un refus de la réalité, d'une situation qu'il condamne avec véhémence?

Le monde intérieur de l'aveugle est un univers lumineux créé par son imagination et sans commune mesure avec le réel.

On me dit [confie-t-il à Hala] que la terre est ronde. Je n'en sais rien. Mais je sais que le soleil est à moi seul. Les autres [...] ne peuvent le regarder en face. Mais moi, je peux le fixer et je le sens devenir tout petit pour pénétrer en moi. Lorsqu'il se couche, il est toujours là. Ses rayons me brûlent. Ils me brûlent et je ne connais pas de bonheur plus grand. [...] Mes couleurs sont différentes des couleurs des autres hommes. Mon arc-en-ciel est tout plein de nuances, de richesses.
(p. 56-57)

Cet univers diffère de celui des autres humains par le fait qu'il est continuellement illuminé par le soleil, source de vie. L'astre se confond avec l'homme qui s'élève alors au niveau divin.

En outre, le monde que construit l'aveugle n'est pas enfermé dans des limites précises, il peut se dilater à l'infini.

Une maison, tout le monde la voit avec ses murs, ses portes, ses meubles. Mais pour moi, c'est une chose à emprisonner le soleil, avec un toit, élastique, [...] des fenêtres donnant sur l'éternité à foison. (p. 60)

Par ailleurs, cet univers est situé entre ciel et terre plus proche de celui-là que de celle-ci. Pour lui conserver sa pureté, l'aveugle évite de défigurer la nature, contrairement aux autres humains qui veulent la marquer de leur empreinte.

J'érige [la maison] moi-même de la manière la plus simple. Pas d'arbres à arracher, aucune rivière à détourner, aucun rocher à faire sauter. Dans mon imagination tout doit prendre son vol, même une maison. C'est ainsi que l'homme monte à la rencontre de l'espoir.
(p. 60)

Ainsi le monde de l'aveugle est lié à une force mystique, à l'Infini au-delà du "monde fini" (selon les termes de Chateaubriand). A son tour, le jeune homme se dilate pour étreindre la nature, se fondre en elle. Le jour où le prêtre l'emmène à la découverte du végétal, il appréhende le monde extérieur par les sens - ouïe, odorat, toucher - et fusionne avec les arbres ne formant avec eux qu'une seule entité.

J'avais dans les narines une odeur de thym et de genévrier; tout y était silence. Il m'a semblé entendre la respiration des feuilles et le battement de la sève comme du sang. (p. 60)

Ces trois espaces dans lesquels l'aveugle est abrité du mal et communique avec l'Infini, correspondent au monde de l'"Enfant Trouvé" selon "le roman familial des névrosés", tel que le décrit Marthe Robert dans l'essai *Roman des origines et origines du roman*.³ Tant la cathédrale et son clocher où se manifeste la présence de Dieu, où l'homme se purifie de ses péchés, que le jardin et plus encore le monde intérieur de l'aveugle s'apparentent à l'Eden d'avant la chute. Les jeunes gens réfugiés dans le clocher de la cathédrale "sont ... dans la première innocence du monde" et dans l'univers de l'aveugle, le mal n'a pas de place, la laideur non plus. "Tous ceux avec qui [il] entre en contact [lui] semblent beaux. A tous, il attribue un regard rayonnant, un cœur plein de bonté." (p. 59)

Quant aux adolescents, purs, n'ayant pas connu le péché, ils se trouvent dans la situation la plus proche de l'état adamique parfait, à une différence près: ce Paradis est le produit d'une séparation radicale d'avec l'humanité, espace du mal, en proie aux convulsions de la guerre.

B. La société perversie

A l'Eden s'oppose la société humaine qui rejette l'aveugle, d'abord parce qu'il est un bâtard, un enfant illégitime abandonné par sa mère. Celle-ci est sévèrement jugée par Bachir qui la rabaisse au rang de femme facile, immorale. Après s'être débarrassées de leurs enfants

(3) Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, p. 134 sq.

illégitimes, ces femmes réapparaissent dans la société portant le masque de la respectabilité. Le monde des hommes est donc le lieu du vice et de l'hypocrisie. Bachir, de par son statut d'enfant rejeté, parce que bâtard, est mis en marge de la société humaine. Ainsi, il assimile son entrée dans le monde humain à une chute au sens de déchéance en se comparant à un oiseau, symbole des états spirituels, de l'élévation vers l'absolu.

Je suis né dans un nid d'hirondelles un jour de printemps. [...] Je suis un bâtard dont nul ne connaît l'origine. J'ai dû tomber du nid d'hirondelles et, depuis lors, j'appartiens à la société humaine où je suis entré en fraude, par effraction. (p. 56)

Le mal se concrétise plus particulièrement dans les affrontements sanglants qui transforment les rues de la ville en un espace où règnent la violence et la haine. Telle la lèpre, elles se propagent et infectent la cathédrale. Avides de richesses, des hommes profanent le lieu sacré, saccagent l'église, pillent la banque. Le monde extérieur est entièrement livré à une cohorte de "forcenés noirâtres [qui] n'étaient pas des êtres humains." (p. 111)

Cet univers de cauchemar est incarné par l'homme au chardonneret que Hala rencontre en même temps que Bachir sur le parvis de la cathédrale. Elle lui trouve "une face de démon" alors que le visage de l'aveugle rayonne. Cette auréole dresse une barrière entre Bachir et le reste des humains. Il ne peut donc s'intégrer dans la société déchirée par une haine venue du fond des âges. Dès qu'il quitte l'abri de la cathédrale et du jardin, il est condamné à mourir. Il est tué sur les ordres de l'homme au chardonneret au moment où il traverse "la ligne verte". Celle-ci symbolise les limites que le jeune homme ne peut et ne veut pas franchir, au-delà desquelles la vie, pour lui, se réduirait à la simple mesure humaine, privée de cette lumière rayonnante qui illuminait son univers d'aveugle.

II- La figure paternelle

Cette impossibilité de s'intégrer dans la société humaine caractérise l'attitude de l'"Enfant Trouvé" qui refuse de quitter son Eden dans lequel les parents sont vus comme des puissances tutélaires.

Pourtant, l'enfant en vient à son roman familial, dit Freud⁴, lorsqu'avec les progrès du développement intellectuel, il apprend peu à peu à connaître d'autres parents, il les compare alors aux siens et doute désormais du caractère incomparable et unique de ses propres parents. A cette constatation s'ajoute le sentiment d'être moins aimé. Fuyant la réalité désagréable, il en arrive, grâce au fantasme, à les considérer comme des étrangers qui l'ont recueilli ou adopté et à s'attribuer des parents d'un rang social plus élevé. A ce stade du "roman familial" - celui de l'Enfant Trouvé - l'enfant ignore encore les conditions sexuelles de sa venue au monde et ses parents sont confondus dans une seule entité.

Bachir s'apparente à l'"Enfant Trouvé" par plusieurs caractéristiques. Il est, tout d'abord, au sens propre, un enfant rejeté par ses parents biologiques. Il a grandi dans un orphelinat, puis il a été adopté par le prêtre de la cathédrale qui lui sert de père. Aux yeux de l'orphelin, l'homme de Dieu incarne l'Idéal du Moi⁵.

Tel qu'il est décrit par son "pupille", il possède toutes les vertus et éprouve pour Bachir une profonde tendresse, celle que tout enfant attend de son père. En outre, le prêtre étant l'intermédiaire entre les hommes et Dieu, il relie l'aveugle au Tout-Puissant, autre représentation de l'Idéal du moi. D'ailleurs, Bachir précise que la main du prêtre qui lui caressait la tête "n'était pas de ce monde." (p. 57)

Quant à la mère, dans le monde clos de la cathédrale, elle est symbolisée par la cathédrale elle-même considérée comme l'épouse du Christ et la mère des chrétiens.

Dans cette situation, Bachir reste à l'état pré-œdipien, puisqu'il n'a pas de père à qui disputer la possession de la mère. Il n'est le fils de personne, il devient l'Orphelin absolu, voué à la solitude absolue, d'autant plus absolue qu'il est aveugle. A l'orphelinat (lieu où se répète la même situation que dans la cathédrale⁶), "les autres pupilles

(4) Sigmund FREUD, *Névrose, psychose et perversion*, p. 157 à 159.

(5) L'Idéal du Moi rend compte d'un modèle de référence du Moi à la personne des parents, aux éducateurs, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'Idéal du Moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer.

(6) A l'orphelinat, le père est remplacé par Dieu et la mère par les religieuses très dévouées, substituts de la mère inaccessible.

étaient des enfants complets. Ils jouissaient du monde par tous leurs sens [...]. [Lui], il restait dans un petit coin, inventant [son] monde [...], un beau monde, inviolable, presque éternel." (p. 57)

Mais dans cet univers qui lui appartient en exclusivité, Bachir, tout comme l'"Enfant Trouvé", s'approprie la puissance paternelle par sa fusion avec le soleil, substitut du père. Il devient le roi, le dieu de ce royaume avec lequel il peut "jongler". Il est le maître des éléments cosmiques auxquels il impose sa volonté.

L'arc-en-ciel est à portée de ma main. Je peux le décrocher à n'importe quel moment. Je peux enrouler autour de mes doigts la chevelure des comètes, éteindre à mon gré les étoiles. (p. 57)

Dans ce royaume englobant le cosmos, ne se manifeste aucune présence humaine. Même Hala n'y entre pas sous sa forme charnelle. L'aveugle "passe toutes [ses] nuits à la désincarner, à l'état de veille comme dans [ses] rêves" (p. 90). Ce refus d'introduire l'être humain dans le monde de la lumière, donc de l'esprit qu'est le monde de l'aveugle, révèle le rejet de la matière et de la chair dans le paradis de l'"Enfant Trouvé".

III- Pouvoirs divins de l'aveugle

Bachir n'est pas seulement, en sa qualité d'aveugle, le maître de la lumière; il possède également d'autres pouvoirs. Comme Homère, l'aède aveugle de l'Antiquité que l'on considérait comme inspiré par la divinité, le jeune homme joue du luth et chante des poèmes qu'il compose. Celui qu'il adresse à Hala compare l'adolescente à une étoile illuminant les ténèbres qui l'entourent.

*Etoile de la nuit
Que regardes-tu
Entre les plis des ténèbres
Etoile de la nuit
Ne déserte pas mon âme... (p. 28)*

Mais, dès qu'il quitte la cathédrale, Bachir perd ses dons: il n'arrive plus à jouer du luth ni à composer des poèmes. Quand l'épicier lui demande: "Où est ton luth?", l'aveugle répond: "Il est mort". L'épicier

lui apporte alors un instrument emprunté à des voisins. Bachir "a essayé de jouer et de chanter pour faire plaisir à ses hôtes. Mais c'est en lui que la musique était morte". (p. 91)

Les pouvoirs divins du jeune homme ne peuvent donc s'exercer que dans un lieu où se manifestent la présence de Dieu et la lumière de l'Esprit. Séparé de lui, privé du prêtre, son père adoptif, Bachir se désintègre lentement et son âme part la première. Ainsi, la vie le quitte progressivement en même temps que meurent en lui le musicien, le chanteur et le poète, à partir du moment où la haine qui enflamme le cœur des hommes le chasse de la cathédrale. Il refuse, dès lors, d'être sauvé par Hala.

"Tu n'as plus devant toi qu'une loque humaine vouée à une vie végétative comme un petit animal" (p. 97), lui dit-il.

Déchu, tombé de l'"Ailleurs" dans l'"Ici-bas" avec lequel il ne veut avoir aucune attache matérielle, l'aveugle passe de l'état divin à l'état humain, puis régresse même à l'état animal. Cette chute entraîne l'extinction de la lumière qui auréolait son visage d'un "nimbe étrange" (p. 90). Pour l'épicier, "ce n'était pas un visage d'homme mais comme un contour terrestre donné à un fluide divin. "Un saint" a-t-il pensé. [...] C'était peut-être ça qui attirait [la] jeune fille". (p. 89)

IV- L'amour contre la barbarie

Effectivement, c'est la lumière irradiée par l'aveugle qui attire Hala, être innocent et pur. Un amour chaste naît alors entre les deux adolescents qu'il unit pour un temps très court. HAIK définit ainsi ce sentiment particulier à son dernier roman⁷.

(7) Dans les romans précédents, la femme ou la jeune fille est objet de désir et, une fois conquise, elle se voit rejetée par l'homme qui craint d'être asservi. Bachir au contraire aime l'âme de Hala, non son corps puisqu'il ne le voit pas. La jeune fille, quant à elle, ignorante des choses de l'amour, connaît les premiers émois qui agitent le cœur des adolescentes. Mais, contrairement à Zeyna, la fille d'Abou Nassif, à Samia, l'héroïne de *Gofril-le-Mage*, Hala n'est pas tourmentée par l'éveil de la sensualité. Le sentiment qu'elle éprouve pour l'aveugle n'est ni l'amour sensuel, ni l'amour cérébral, tel que le ressentent Najla, l'héroïne de *La Fille d'Allah* ou Joumana, héroïne du roman éponyme.

Cet amour chaste brûlait en [Bachir] comme une flamme. L'amour? C'est la seule chose qui n'a pas besoin des yeux du corps. Il fleurit en nous tel un bourgeon. Nous le sentons se frayer un chemin dans la pulpe même du cœur. Il se confond avec le torrent de notre sang. C'est une parcelle d'infini. Que Hala se désincarne, qu'elle soit une plante ou un objet quelconque, elle restera pour lui ce reflet d'éternité qui nous touche et nous met en état de grâce. (p. 76)

En ce qui concerne Hala, "cet amour n'avait éclos ni dans son cœur, ni dans sa chair. Il était les arbres, l'air, l'azur, la lumière qui l'avait nourrie". (p. 105)

Par la métaphore filée de la nature en train d'éclorre, l'amour s'associe aux fleurs, à la plante, au torrent, symbolisant la vie même dans ses premiers balbutiements et dans sa force irrépessible. Hala l'assimile, pour sa part, au cosmos. En outre, qualifié par les expressions "parcelle d'infini" et "reflet d'éternité", ce sentiment élève l'homme au niveau du divin.

Nous retrouvons ici une des constantes de l'œuvre de HAIK: l'homme en contact étroit avec la nature, vivant à l'écart de la société, se situe à un niveau supérieur à celui du commun des mortels; il est placé entre l'humain et le divin, plus proche de celui-ci que de celui-là.

Or, Hala était sensible à la beauté de la nature. "Elle avait toujours aimé le contact avec la terre. Elle communiquait avec des esprits invisibles." (p.39) Cet amour de la terre se déplace vers Bachir et l'"idylle avec la nature" prend fin au moment où elle rencontre l'aveugle. Désormais, "elle voulait le profil racé de Bachir, son luth, ses chansons et même le contact de ses doigts." (p. 39)

Cependant, cet amour qui lie l'adolescente et l'aveugle ne peut s'épanouir dans le monde terrestre, car cette "idylle les dépouillait de leur principe terrestre". Par conséquent, cet amour les transcende, les élève vers l'absolu, loin des contingences matérielles. Il n'est soumis à aucune contrainte d'ordre social, politique ou religieux. C'est pourquoi il unit un chrétien et une musulmane. Quand Bachir apprend que la jeune fille n'est pas chrétienne, tout son visage s'illumine.

"C'est merveilleux! a-t-il dit. C'est merveilleux cette fraternité humaine qui fait du bien comme du pain chaud" (p. 46). Le terme

"fraternité" transmue l'amour des adolescents en amour d'autrui. HAIK, jusqu'à la fin de sa vie, aura donc prôné la coexistence par la voix de ses personnages. Le père de Hala, tout comme le prêtre, père spirituel de Bachir, dénoncent l'intolérance, le fanatisme et critiquent violemment ceux qui se servent de la religion pour pousser les foules au meurtre. Le père de Hala s'indigne devant le massacre des prêtres.

Ces assassins sauvages n'ont aucun respect pour la religion. Ils utilisent seulement la religion à des fins politiques. [...] Dieu n'a pas créé des musulmans et des chrétiens. Il a créé des hommes libres de devenir ce qu'ils veulent. [...] Nous et les chrétiens, nous mangeons le même pain, buvons la même eau, respirons le même air, adorons le même Dieu. Et nous serons enterrés dans la même terre. (p. 40)

Et le prêtre à son tour de fulminer:

Nous sommes prisonniers de nos préjugés et de nos haines. Mêler la politique à la religion est une ignominie. Le royaume de Dieu est à tous. Nous y pénétrerons tous nus comme au jour de notre naissance. (p. 70)

En lisant ces propos, nous constatons que HAIK, anticlérical convaincu, refusant les intermédiaires entre l'homme et Dieu, nous présente dans *L'aveugle de la cathédrale* la figure idéale du prêtre telle que, sans doute, il la voyait au fond de lui-même. Le père spirituel de Bachir fait exception avec un autre prêtre, le père Boulos, personnage du roman intitulé *La croix et le croissant*. Celui-ci rêvait de faire vivre en bonne entente musulmans et chrétiens dans un camp de réfugiés palestiniens. Il meurt pour avoir cru à la fraternité humaine⁸. La même fin attend le prêtre de la cathédrale parce que les saints ne peuvent survivre dans un monde victime de la barbarie.

À la fraternité et à la tolérance prônée par des hommes de bonne volonté, incarnant la figure du "Bon Père", s'oppose l'idéologie qui exploite les dissensions confessionnelles. C'est donc sous l'influence

(8) Dans ce roman publié en 1959, HAIK lance un appel à la coexistence. La soeur du père Boulos, Emilia, est demandée en mariage par Rachad, le médecin musulman du camp et fils du Mufti. Il était venu apporter son aide au prêtre et à sa soeur, convaincu que les deux communautés pouvaient vivre en bonne entente au lieu de se combattre. Il aime sincèrement la jeune fille; mais Emilia n'éprouve pour lui que de la sympathie. Elle accepte cependant ce mariage pour aider son frère à consolider l'édifice qu'il avait construit. Elle finira, d'ailleurs, par aimer son mari.

de l'extérieur que le fossé se creuse entre les deux communautés. Bachir fait remonter la haine qui cause la fracture sociale "du fond des âges" (p. 107). HAIK ne révèle pas la nature de la barbarie qui tue des innocents, saccage et profane les églises; mais il est possible de la comprendre comme "un retournement de l'amour contre lui-même."⁹

Bachir affirme: "Pour les barbares, il n'y a pas de symboles" (p. 107). Si l'on considère le symbole comme un signe, cette conception de la barbarie s'avère fausse, car "les barbares multiplient les contre-signes"¹⁰. En revanche, si on prend le symbole au sens de lien "par opposition au diable qui sépare"¹¹, Bachir, le chrétien, et Hala, la musulmane, sont bien des symboles, terme employé d'ailleurs par Bachir lui-même (p. 71-72, 107). Ils unissent, en effet, les deux communautés, plaçant l'amour au-dessus de toutes les haines, faisant jaillir "une source nouvelle devant ce peuple meurtri par le fanatisme". (p. 71)

Cependant, leur amour est doublement condamné, d'abord par les barbares en la personne de l'homme au chardonneret, qui ordonne l'exécution de l'aveugle, ensuite par Bachir lui-même qui refuse de s'intégrer dans le réel, à l'instar de l'"Enfant Trouvé" du roman "familial".

Pour celui-ci, resté à l'état pré-œdipien, la sensualité est liée à la chute hors du Paradis. Par conséquent dans le monde de l'aveugle, tout comme dans celui de l'"Enfant Trouvé", l'amour ne peut s'exprimer par le désir physique.

C'est dans le jardin de l'épicier - espace préservé mais situé dans le monde humain - que Bachir éprouve les premiers émois de la chair. Quand il sent le désir s'éveiller en lui il refuse de répondre à l'appel de la vie terrestre. "Il avait peur de la mélodie de la vie qui jaillissait du jeune corps de Hala. Son souffle qui courait sur les joues de Bachir avait l'ardeur du feu. [...] Il avait peur de cet orage". (p. 107)

(9) Jad HATEM, "L'amour les yeux rentrés", *Annales de la Faculté des Lettres*, Université Saint-Joseph, p. 8.

(10) Idem.

(11) Idem.

Le chant de la chair n'exerce pas le pouvoir du chant spirituel, parce que l'aveugle ne peut appréhender le réel. Dans sa nuit de "voyant" – autre symbole de l'aveugle - il a désincarné Hala. Il la voit comme "un calice de fleur. [Elle] n'a plus ni organe, ni chair, ni os" (p. 99). Il l'assimile à un "fantôme pénétrant partout. Ou bien toute vêtue d'azur et cueillant les étoiles comme [il] le fait [lui-même]" (p. 99). Dans les deux images, la jeune fille est identifiée à un esprit, venu de l'au-delà de la vie ou à un infini concrétisé par le ciel et les étoiles. Dans les deux cas, il refuse de voir dans l'adolescente "cette coulée de chair promise aux félicités terrestres" (p. 99), parce qu'il rejette le monde des humains. Il est destiné à se tenir au-delà des frontières du réel, dans un univers où règne la lumière de l'amour pur.

Je marche vers la lumière. Ma vie est en moi-même. Toi aussi tu es en moi (p. 99)

S'intégrer dans le monde terrestre signifierait une séparation de soi avec soi et de soi avec l'autre, l'être aimé.

En mourant, Bachir emporte en lui l'image de Hala glorifiée par l'amour même, nimbée de la même lumière qui auréole le visage de l'aveugle "voyant".

En conclusion, à travers la figure de l'"Enfant Trouvé" incarné par le personnage de Bachir, HAIK révèle son désir de maintenir l'homme à l'état de nature, dans un univers pur de toute souillure, coupé de la société corrompue et corruptrice, espace où règne le Mal. Le dernier roman de HAIK s'inscrit ainsi dans la lignée de ses œuvres précédentes et en diffère tout à la fois. L'auteur nous fait pénétrer dans le monde de l'enfance, saisi dans un moment de grâce, en accord parfait avec le printemps, et dans le monde intérieur de l'aveugle, celui de "la vie affective transie de révélation"¹², avant que le contact avec la réalité et le monde des adultes ne le détruise. *L'aveugle de la cathédrale* est à la fois un cri de révolte contre la violence et un cri d'amour, un appel à la paix que HAIK a lancés avant de s'éteindre. Et qui, mieux que l'enfant et l'homme de bonne volonté, pouvait le faire retentir?

(12) Idem.

BIBLIOGRAPHIE

- Farjallah HAIK, *La croix et le croissant*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1959.
L'aveugle de la cathédrale, Beyrouth, Editions Hatem, 1995.
- Sigmund FREUD, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
"Le roman familial des névrosés"
- Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, Col TEL, 1976.
- Jad HATEM, "L'amour les yeux rentrés, Farjallah HAIK et Michel HENRY", *Annales de Lettres Françaises*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, Vol 11-12,(1993-1994), p. 7 à 16.
- Sophie NICOLAIDES-SALLOUM, *La femme et la terre dans l'œuvre romanesque de Nikos RAZANTZAKI et Farjallah HAIK*, thèse de doctorat ès Lettres Françaises, Université Saint-Joseph, Beyrouth, 1987.